ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Essais

Montaigne

Extrait de la publication

EXTRAITS

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Essais

Montaigne

Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que l'autre ? Comment être sage ? Comment vivre heureux ? Le XVIe siècle ne parvient plus à répondre à ces questions avec assurance. Le traumatisme des guerres de Religion et, avant lui, la découverte du Nouveau Monde ont ébranlé les certitudes. C'est dans ce contexte que Michel de Montaigne s'attelle à un projet singulier : dessiner son propre portrait pour mieux « peindre l'humaine condition ».
Jour après jour, pendant vingt ans, il note ses réflexions dans ses *Essais*, une œuvre aux frontières de l'autoportrait, du recueil de morceaux choisis et du traité de morale.
Ce volume rassemble les passages des *Essais* les plus représentatifs de la pensée de l'auteur sur l'être humain, le monde et la société.

L'ÉDITION

- Édition bilingue : le texte original et sa translation en français moderne
- Extraits ordonnés en cinq sections : genre et fonction des *Essais* ; qu'est-ce que l'homme ? ; sagesse et bonheur ; éducation ; vivre ensemble
- Parcours de lecture dans l'œuvre
- Groupement de textes : les sagesses antiques auxquelles emprunte la pensée de Montaigne

Présentation, translation et dossier par Christian Keime

Prix France : **3,90 €**

ISBN : 978-2-0812-8969-7

9 782081 289697

Flammarion

13-VIII Création Studio Flammarion Illustration : Olivier Latyk © Flammarion

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MONTAIGNE

Essais

Présentation, notes, translation et dossier par
CHRISTIAN KEIME,
agrégé de lettres classiques

Flammarion

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems - 59100 Roubaix
N° d'édition : L.01EHRN000342.N001
Dépôt légal : août 2013

© Éditions Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1554-9
ISSN : 1269-8822

Extrait de la publication

SOMMAIRE

Présentation 5

L'homme et l'œuvre 5
À la croisée des genres 7
La sagesse de Montaigne 10
Le titre 13
Un texte en mouvement 15

Chronologie 19

Essais

I. Genre et fonction des *Essais* **28**
II. Qu'est-ce que l'homme ? **52**
III. Vivre bien : sagesse et bonheur **110**
IV. Éducation **154**
V. Vivre ensemble **192**

Lexique des *Essais* 264

Dossier 267

Vie de Montaigne 268
Parcours de lecture 271
Groupement de textes : sagesses antiques 276

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

L'homme et l'œuvre

À beaucoup d'égards, Michel de Montaigne (1533-1592) fut un homme bien en vue dans la société française de son temps. Issu d'une famille bordelaise fort riche et récemment anoblie, bien en cour, ami du roi de Navarre, futur Henri IV, il fut élu à deux reprises maire de Bordeaux et employé par les rois à des négociations politiques importantes, à une époque où conflits dynastiques et guerres de Religion déchiraient la France.

Mais à en croire ce qu'il dit de lui-même dans ses *Essais*, Montaigne ne fit jamais grand cas ni de sa fortune, ni de ses activités politiques. Quand il le pouvait, il préférait tourner le dos aux affaires de son foyer comme à celles de son pays pour se retrouver, être à soi. Car s'appartenir, sans se laisser accaparer par ce que nous ne maîtrisons pas en propre, constitue le fondement de sa morale. Pour lui, c'est ce qui garantit la dignité et le bonheur de l'homme.

De la sorte, cet auteur eut trois passions. L'amitié d'abord, la seule relation sociale à laquelle il ait consenti à s'abandonner sans frein car, dans l'amitié véritable, ce qui est à l'autre est aussi à moi. Un tel ami, Montaigne n'en connut qu'un : Étienne de La Boétie, un brillant intellectuel de son époque, qu'il vit mourir avant d'entreprendre la rédaction des *Essais*.

Une autre passion de l'écrivain fut l'évasion dans la lecture et les voyages, deux activités très semblables à son goût, car

elles lui permettaient chacune de satisfaire sa curiosité pour les hommes et la diversité de leurs coutumes. Il y voyait encore le moyen de s'affranchir des tracas de son environnement quotidien pour s'entretenir à part soi et laisser libre cours à ses pensées.

Mais la grande affaire de sa vie fut l'écriture des *Essais*, qui prit appui sur ces deux premières passions. Véritable cabinet de curiosité, où l'auteur entrepose, retrouve et commente les souvenirs de ses lectures et de ses pérégrinations, cette œuvre est aussi étroitement liée à la perte de son ami. À en croire Montaigne, La Boétie fut la seule personne au monde à qui il se confia librement : ainsi, cet ami connaissait si bien sa vie et son caractère qu'il lui renvoyait une représentation de soi plus exacte encore que celle qu'il se faisait lui-même. En perdant l'ami véritable, Montaigne perdait aussi un miroir véridique. Et en écrivant les *Essais*, qui sont une confidence sans retenue sur sa personne, il renouait non seulement avec la franchise et le charme de la conversation amicale, mais il tentait encore de ressusciter un peu de ce Montaigne véritable que La Boétie, qui en était le dépositaire, venait d'emporter dans sa tombe.

Enfin, écrire fut pour Montaigne l'occasion d'exercer librement sa pensée, loin des affaires du monde. Les *Essais* furent ainsi l'instrument de ce détachement et de cette autonomie que lui assuraient à la fois l'amitié, les voyages et la lecture. Quand il entreprit son œuvre, vers l'âge de trente-huit ans, Montaigne venait d'abandonner la charge de magistrat qu'il exerçait au parlement de Bordeaux, et il s'aménagea un refuge pour écrire, dans une tour abandonnée de son domaine, en compagnie de ses livres et de ceux qu'il avait hérités de La Boétie.

Ce retrait de la vie familiale et de la vie sociale ne fut ni absolu ni définitif, mais il en dit long sur l'état d'esprit de l'écrivain et sur le rôle qu'il assigna à son texte : il ne s'agit pas de

Extrait de la publication

répondre dans les *Essais* aux attentes d'un lectorat quelconque, mais avant tout de se retrouver soi-même et, par l'écriture, de mettre en œuvre un projet de vie tout à fait personnel. Montaigne ne recherche pas l'originalité à tout prix : il souhaite seulement vivre, penser et écrire à sa guise, sans aucune considération du jugement d'autrui, afin d'acquérir une connaissance un peu plus précise de lui-même.

À la croisée des genres

Cette singularité des motifs explique la singularité de l'œuvre : « C'est, dit Montaigne, le seul livre au monde de son espèce, et d'un dessein farouche et extravagant » (livre II, chap. 8). De fait, bien que ce texte s'inspire de beaucoup de genres littéraires, il ne relève d'aucun d'entre eux exclusivement. À la manière d'un objet glissant, les *Essais* échappent toujours des mains de celui qui a cru les saisir. À défaut de définir le genre de l'œuvre, nous pouvons tenter de l'approcher et de le cerner, en nous amusant à cette chasse impossible.

Un florilège ?

Le texte s'apparente d'abord au florilège, ou recueil de morceaux choisis, un genre encore appelé mélange ou compilation, pratiqué par les écrivains de l'Antiquité tardive[1] et remis à l'honneur par les esprits encyclopédiques de la Renaissance

1. Par exemple, Plutarque et Athénée chez les Grecs, Aulu-Gelle et Stobée chez les Romains.

humaniste[1]. Comme les compilateurs, Montaigne aborde à peu près tous les sujets – politique, histoire, religion, sciences, mœurs, littérature, etc. – et il ne prétend pas en parler en spécialiste : dans le style très libre de la conversation familière, il se contente souvent d'allusions et ne craint ni les approximations, ni le coq-à-l'âne. Et comme les mélanges littéraires, les *Essais* sont émaillés d'innombrables citations empruntées pour la plupart aux poètes, aux historiens et aux moralistes de l'Antiquité redécouverts à la fin du Moyen Âge.

Un autoportrait ?

À la différence des auteurs de mélanges, Montaigne ne s'efface pas derrière les sujets qu'il aborde : il illustre son texte d'exemples issus de sa propre vie autant que de celles d'Alexandre ou de César, et il ne parle souvent de ces grands personnages que pour mieux parler de lui-même. À en croire l'avertissement qu'il adresse au lecteur au seuil de son ouvrage[2], c'est un autoportrait qu'il propose. De ce point de vue, les *Essais* se rattachent au vaste genre de la littérature du moi, pratiquée depuis longtemps par les poètes lyriques, qui chantent le sentiment amoureux (Sappho et Ovide dans l'Antiquité, Pétrarque au Moyen Âge), par les mémorialistes (Xénophon et César dans l'Antiquité, Villehardouin au Moyen Âge) ou encore par l'inventeur du genre autobiographique : saint Augustin (IV-Ve siècle apr. J.-C.), qui fait dans ses *Confessions* le récit détaillé de son enfance, de sa conversion et de son apostolat.

Mais chez tous ces prédécesseurs de Montaigne, parler de soi est d'une manière ou d'une autre le prétexte pour parler

---

1. Leon Battista Alberti et Lorenzo Valla en Italie, les frères Du Bellay et Guillaume Budé en France, entre autres.
2. Voir texte 1, p. 30.

Extrait de la publication

d'autre chose : la personne dont on est amoureux (les poètes lyriques), les guerres dont on fut le héros ou le témoin privilégié (les mémorialistes), ou encore Dieu, auquel saint Augustin entend convertir son lecteur. Montaigne, quant à lui, n'a d'autre intention que de parler de lui-même, d'offrir de sa personne l'image la plus fidèle et la plus précise possible, ce qui le conduit à livrer au lecteur des détails non seulement très crus, mais apparemment insignifiants. Car à s'observer attentivement, Montaigne découvre un homme infiniment ordinaire, qui ne se signale par aucun défaut rédhibitoire, ni par aucune qualité éminente : de taille moyenne, assez maladroit, plutôt douillet, sans mémoire ni grande pénétration intellectuelle, connaisseur curieux mais superficiel de la littérature ancienne. La seule qualité qu'il veuille bien se reconnaître, c'est le bon sens ; mais il ajoute aussitôt que tout le monde est prêt à en dire autant de soi. Dans ce cas, on peut se demander quel intérêt représente la lecture d'un autoportrait apparemment aussi quelconque.

Un traité de morale ?

C'est ce que Montaigne se demande parfois lui-même. Et quand il n'avoue pas franchement que son livre ne présente aucun intérêt pour le grand public, il avance une thèse paradoxale : c'est précisément parce que le modèle est médiocre que le portrait est digne d'intérêt. Être médiocre, au sens propre, c'est être moyen, c'est-à-dire être un représentant typique de l'humanité commune. Or c'est de l'homme en général, et non des héros, que Montaigne veut parler quand il se décrit. Il trouve en lui-même, dit-il, « la forme entière de l'humaine condition » (livre III, chap. 2). Et de fait, aucun lecteur ne manquera de reconnaître son propre portrait à la lecture d'une page au moins des *Essais*. Bien plus qu'une autobiographie ou qu'un autopor-

trait, cette œuvre est un miroir où le lecteur est censé reconnaître son reflet tout autant que celui de l'auteur.

Discours sur la condition humaine et miroir tendu au lecteur : à ce compte, les *Essais* ne seraient-ils pas un livre de morale ? Montaigne est un moraliste dans la mesure où il *décrit les mœurs* : il parle de l'homme sans complaisance et fait tomber les masques qui lui servent à dissimuler ses faiblesses et sa malice. Mais une fois de plus, l'œuvre échappe au genre auquel elle semble s'apparenter, car contrairement aux moralistes, Montaigne n'entend pas *faire la morale*. Il se contente de décrire le caractère et les manières des hommes, en se gardant bien de chercher à les réformer : « Les autres forment l'homme ; je le récite[1] » (livre III, chap. 2).

La sagesse de Montaigne

Ce n'est pas à dire que l'auteur ne juge pas, qu'il ne dise pas ce qui lui paraît bon ou mal, ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Les *Essais* sont en réalité une longue méditation sur la vertu et le bonheur, qui pose sans cesse la question : que faire pour devenir sage, rester honnête et vivre heureux ?

Rester un homme

La réponse que Montaigne donne à cette question ne se distingue pas de la définition qu'il propose de la nature humaine. La prescription se confond, pour ainsi dire, avec la description.

1. ***Récite*** : raconte.

Extrait de la publication

Car pour Montaigne, vivre bien et vivre heureux, c'est avant tout rester fidèle à sa nature, sans chercher à en dépasser les bornes. L'erreur de ceux qui vivent mal (les malfaisants comme les malheureux) consiste à ignorer les limites de leur condition humaine et à tenter d'atteindre ce qui est hors de leur portée. Cela explique, par exemple, l'inconséquence barbare de ceux qui en appellent au massacre pour défendre des points de doctrine religieuse : ils pensent pouvoir affirmer des certitudes sur des choses divines que leur intelligence limitée ne sera jamais capable de concevoir correctement et sur lesquelles, par conséquent, les hommes ne se mettront jamais d'accord. Autre exemple : ce qui fait le malheur des philosophes, c'est qu'ils ignorent une partie de leur nature et veulent s'en échapper ; ils s'en remettent aux pures facultés de leur esprit et oublient qu'ils sont également composés d'un corps, comme les animaux, les plantes et les pierres. Et ce qui gâche l'existence de la plupart d'entre nous, c'est de ne pas savoir vivre « à propos » : nous songeons toujours à autre chose qu'à ce qui nous occupe sur le moment présent, craignant la mort quand nous jouissons de la vie, et regrettant la vie quand vient l'heure de mourir.

Montaigne, on le voit, ne se fait pas une conception sophistiquée de la vertu et du bonheur humains. À ses yeux, l'homme modèle est un homme simple, franc, courageux et surtout pourvu d'assez de bon sens pour être conscient des limites de ses capacités naturelles, en particulier ses capacités intellectuelles, sans chercher à les outrepasser. Être un homme de bien, c'est avant tout savoir rester un homme.

La nature

La sagesse de Montaigne préconise donc une forme de retour à la nature. Mais cela n'a rien à voir avec ce retour à l'état

Extrait de la publication

sauvage, ou à l'humanité primitive qu'imaginera plus tard Jean-Jacques Rousseau[1]. Très importante dans les *Essais*, l'idée de *nature* désigne pour Montaigne à la fois les aptitudes naturelles avec lesquelles l'homme vient au monde, et cette seconde nature que ses habitudes, l'éducation et la coutume ont ensuite imprimée sur son caractère. C'est pourquoi, en vertu d'un conservatisme prudent que lui inspire l'expérience contemporaine de la Réforme protestante et des guerres civiles qu'elle suscite, Montaigne se méfie des révolutions en tout genre. Il préconise aux sociétés humaines de se contenter des régimes politiques et des croyances religieuses dont elles ont l'habitude depuis longtemps, et de se satisfaire d'ajustements prudents, sans risquer de compromettre la santé de l'ensemble du corps social.

Cet éloge du naturel, qu'il soit inné ou acquis, explique que Montaigne trouve ses modèles à la fois chez les grands hommes de l'Antiquité (le général Épaminondas, le philosophe Socrate) et chez les Indiens d'Amérique, que l'Europe vient à peine de découvrir. Alors que les conquistadors ont vu dans ces peuplades des hommes naïfs, techniquement arriérés, qu'ils se sont empressés de massacrer et de dépouiller de leur or, Montaigne remarque dans leurs mœurs l'expression parfaite de cette acceptation joyeuse de la vie et de cette sage modération qui constituent le fondement de sa philosophie. Et dans les combats que ces peuples ont menés presque à mains nues contre les Européens, il admire une bravoure qui n'a rien à envier à la vertu des citoyens de Sparte ou de Rome. Dans un imaginaire que Montaigne partage avec les poètes, ceux que l'on appelle alors

---

1. ***Jean-Jacques Rousseau*** (1712-1778) : philosophe français des Lumières. Dans l'*Émile*, par exemple, il soutient que l'homme à « l'état de nature » était parfaitement bon avant que la société ne le corrompe.

Extrait de la publication

les barbares sont, comme les Anciens, plus proches que nous de cet âge d'or où l'humanité encore non corrompue vivait en bonne entente avec la nature et en pleine possession des solides vertus généreusement prodiguées par cette mère nourricière.

Mais pour vivre, ou tenter de revivre dans les limites de notre nature, encore faut-il être conscient de ces limites, connaître précisément la nature de l'homme. C'est cette connaissance, cette conscience de soi, que Montaigne tente d'acquérir pour lui-même en écrivant les *Essais*, et que le lecteur peut acquérir pour son compte en les lisant. Écrire ou lire les *Essais*, c'est donc apprendre à la fois à rester un homme et à vivre heureux.

Le titre

Le titre de l'œuvre désigne précisément cette démonstration des limites de la nature humaine. Dans la langue de Montaigne, « essai » signifie à la fois « coup d'essai » et « mise à l'épreuve ». L'auteur entend d'abord procéder à une succession de *coups d'essais*, ou de tentatives destinées à découvrir la vérité à propos de tous les sujets qu'il aborde. Mais Montaigne est un esprit sceptique, convaincu que l'homme ne peut parvenir à une vérité définitive[1]. Ainsi, il renouvelle inlassablement ses tentatives, proposant toujours de nouvelles hypothèses ou changeant de point de vue, sans jamais prétendre atteindre une vérité satisfaisante. Et il répète ces tentatives avec assiduité parce que, plutôt que de s'emparer d'une vérité insaisissable, son objectif est de *mettre à l'épreuve* la qualité de l'outil au moyen duquel il mène

1. Sur le scepticisme, voir dossier, p. 278.

sa recherche : son jugement. C'est ici qu'apparaît le deuxième sens d'« essai » : pour Montaigne, écrire est l'occasion de se soumettre à une forme de test, d'*essayer* la fiabilité de son jugement, comme on dit aujourd'hui encore que l'on *essaie* un vêtement ou une automobile.

Comme le jugement est la faculté la plus universellement partagée par les hommes, c'est bien de la valeur de l'homme en général, de sa nature et de ses limites, que Montaigne fait ici la démonstration. Le scepticisme de Montaigne n'est donc pas absolu : s'il n'espère pas livrer de vérité définitive sur tous les sujets auxquels s'intéresse son esprit, il compte bien livrer un portrait sur le vif de cet esprit lui-même, de ce que peut son jugement et de ce qu'il ne peut pas.

La peinture de l'homme que propose Montaigne est donc double. D'une part, il *parle* de lui-même et des autres comme n'importe quel autre écrivain (autobiographe, mémorialiste, historien, moraliste...). D'autre part, en parlant ainsi, en exerçant son jugement, il *montre* ce que peut l'homme dans l'activité qui lui est la plus propre et la plus commune : penser. En plus d'être un exposé, les *Essais* sont une démonstration expérimentale. Et ils tiennent sur l'homme un discours à la fois objectif et subjectif : objectif car l'homme constitue l'objet du propos, c'est lui que Montaigne « récite » ; subjectif, car l'homme que donnent à voir les *Essais* est aussi le sujet parlant, celui qui récite et qui se montre, lui-même et l'humaine nature qu'il représente, par la manière dont il récite (et non seulement par ce qu'il dit de lui-même). C'est probablement dans cet aspect subjectif de la démonstration que le livre de Montaigne se révèle le plus « farouche » et le plus « extravagant ».

Extrait de la publication

Un texte en mouvement

Ce que cette démonstration expérimentale donne à voir du jugement humain, c'est avant tout son inconstance. En effet, l'homme est inconstant non seulement dans son corps qui, en traversant les âges de la vie, croît, dépérit et se renouvelle sans cesse, mais surtout dans son humeur qui change d'un instant à l'autre : de la sorte, nous percevons et jugeons toujours différemment des choses. Or à l'image du jugement humain et de l'homme en général, parce qu'il a été élaboré au cours d'une période de plus de vingt ans (1571-1592), le texte des *Essais* est un texte mouvant qui porte la marque de l'évolution des goûts et des jugements de son auteur. Montaigne est souvent revenu sur son texte, mais il a toujours ajouté sans presque jamais corriger ce qu'il avait déjà écrit, au risque de produire finalement un texte à l'aspect hétéroclite, sinueux et même parfois contradictoire. Mais cela ne dérange pas Montaigne : bien au contraire, car son intention est précisément d'enregistrer pour lui-même l'inconstance de son jugement et l'évolution de sa pensée. De son côté, le lecteur peut percevoir cette évolution pour peu qu'il soit conscient des différentes étapes de l'écriture des *Essais*.

L'œuvre se présente aujourd'hui sous la forme de cent sept chapitres répartis en trois livres[1]. Cet ensemble est le produit d'au moins trois moments d'écriture successifs :

---

1. « Chapitres » et non « essais » : le terme « essai » servira après Montaigne à désigner un genre, une forme de texte de longueur variable qui, à la manière des chapitres de Montaigne, traite de façon libre et personnelle d'un sujet. Mais ce terme ne désigne chez Montaigne que le procédé intellectuel qui préside à l'élaboration de ce type de texte : l'expérimentation du jugement.

• En 1580, Montaigne publie à Bordeaux les livres I et II : quatre-vingt-quatorze chapitres en tout, sous une forme plus réduite que celle que nous connaissons aujourd'hui.

• En 1588, après plusieurs rééditions de son texte à l'identique, Montaigne publie une nouvelle édition, où les quatre-vingt-quatorze chapitres des livres I et II sont rallongés par de nombreuses insertions, qui peuvent s'étendre sur des pages entières ; en outre, cette édition comprend un livre supplémentaire, le livre III, qui compte treize chapitres.

• À la mort de Montaigne, sa femme et sa fille retrouvent un exemplaire de l'édition de 1588, sur lequel l'auteur a rédigé de nouvelles insertions. Ce document, que l'on appelle « l'exemplaire de Bordeaux », devait servir de base à une nouvelle édition, qui fut réalisée après la mort de l'auteur par ses amis Marie de Gournay et Pierre de Brach (1595).

Les éditions modernes sont élaborées tantôt à partir de cette édition posthume, tantôt à partir de l'exemplaire de Bordeaux, les deux textes présentant de légères variations. Mais dans les deux cas, le texte se trouve stratifié en trois niveaux que l'on peut identifier, à l'image de couches archéologiques, en confrontant ce texte avec celui des éditions précédentes (1580 et 1588). Prêter attention aux différentes strates du texte n'est pas sans intérêt pour la lecture. En voici un exemple : au chapitre 6 du livre II des *Essais*, après avoir raconté un accident de cheval où il manqua de perdre la vie, l'auteur s'interroge sur l'enseignement qu'il convient de tirer de son récit :

> / Ce récit d'un événement si léger est assez vain, *mis à part l'enseignement que j'en ai tiré pour moi* : car à la vérité, pour apprivoiser la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en rapprocher. Or, comme dit Pline, chacun est pour soi-même un très bon sujet d'étude, pourvu qu'il soit capable de s'observer de près. Cela, ce n'est pas ma science,

> c'est mon expérience personnelle : et ce n'est pas une leçon apprise d'autrui, c'est la mienne. /// Et l'on ne doit pas m'en vouloir pour autant, *si je la communique aux autres. Ce qui me sert, peut aussi incidemment servir à un autre*[1].

Dans la première partie du texte (jusqu'à « c'est la mienne »), écrite avant 1580, l'auteur ne conçoit pas que son récit puisse servir à quelqu'un d'autre qu'à lui-même. Ce point de vue est, sinon contredit, du moins fortement nuancé par ce qu'il a ajouté après 1588 (« Et l'on ne doit pas [...] à un autre ») : désormais, il envisage que les événements personnels qu'il rapporte ont un intérêt pour des lecteurs. Cet extrait montre une évolution sensible de la pensée de Montaigne sur une question qu'il pose à plusieurs reprises dans les *Essais* : à quoi ce livre peut-il bien servir ?

L'aspect sinueux, voire contradictoire, du texte est fortement estompé dans l'édition que nous proposons ici par la logique pédagogique qui préside à l'agencement des extraits choisis[2]. La lecture de cette anthologie ne saurait nullement se substituer à la lecture continue d'un ou de plusieurs chapitres des *Essais* : seule une telle expérience de lecture peut donner à voir la liberté du style et de la pensée de Montaigne, cette « allure poétique, à sauts et à gambades » que l'auteur affectionnait dans les dialogues de Platon[3] et qu'il aimait adopter lui-même. L'ambition de ce recueil est moins de restituer une image fidèle de l'ensemble du texte des *Essais* que de faire comprendre, à partir de la lecture de quelques extraits, les idées majeures de la pensée de Montaigne sur l'homme, ainsi que la façon dont cette pensée s'articule à son projet littéraire.

---

1. Texte original adapté ; c'est nous qui soulignons. Les barres obliques signalent la stratification du texte, voir p. 18.
2. Voir la note sur l'édition, p. 18.
3. ***Platon*** (429-347 av. J.-C.) : philosophe grec ; voir dossier, p. 277.

Extrait de la publication

Note sur la présente édition

Les extraits choisis pour ce volume s'organisent en cinq sections :
I. Genre et fonction des *Essais* : Un premier ensemble d'extraits explore les différents motifs qui ont conduit Montaigne à écrire les *Essais* : le motif principal paraît consister à faire le portrait d'un homme particulier pour mieux décrire l'homme en général.
II. Qu'est-ce que l'homme ? La deuxième partie se concentre sur cette description que Montaigne fait de lui-même et des autres, en insistant sur la vanité de la nature humaine : contrairement à ce que l'homme s'imagine communément, il est avant tout une créature fragile et inconstante. C'est à partir de ce constat que, dans les sections suivantes (III, IV et V), Montaigne répondra à quelques grandes questions qui se posent à propos de l'homme.
III. Sagesse et bonheur : Si l'homme est une créature chétive et inconstante, comment peut-il être sage et vivre heureux ?
IV. Éducation : Comment faut-il éduquer les enfants pour les conduire vers cette sagesse et ce bonheur ?
V. Vivre ensemble : Comment faut-il vivre avec les autres, qu'il s'agisse de nos parents, de nos amis, de nos concitoyens ou des Indiens d'Amérique ?

La page de gauche reproduit le texte original des *Essais* édité par Pierre Villey en 1930 ; il s'appuie sur l'exemplaire de Bordeaux. L'orthographe est modernisée et les mots difficiles et récurrents de la langue de Montaigne, signalés par un astérisque, sont définis dans le lexique, p. 264-265. Des barres obliques indiquent dans cette partie les différentes « couches » du texte, qui correspondent aux trois principales étapes de la rédaction des *Essais* (voir présentation, p. 16-17). Le signe « / » ouvre une partie de texte ancienne, écrite entre 1572 et 1580 et parue dans l'édition de 1580 ; « // » précède un texte écrit entre 1580-1588 et édité en 1588 ; « /// » signale les derniers ajouts de Montaigne : les notes manuscrites retrouvées sur l'exemplaire de Bordeaux et reproduites dans l'édition de 1595, pour l'essentiel.
La page de droite propose une translation en français moderne et une traduction des citations en langue étrangère présentes dans le texte original. Ces citations ainsi que leurs traductions figurent en italique.
Les notes de bas de page sont réparties entre le texte original et la translation : dans le texte original, elles précisent le sens des mots que la comparaison avec la translation ne permet pas de définir correctement ; dans la translation, les notes définissent certains mots de français moderne et apportent les renseignements littéraires et historiques nécessaires à la compréhension du contexte.

Extrait de la publication

CHRONOLOGIE

1533 1592

1533 1592

- Repères historiques et culturels
- Vie et œuvre de l'auteur

Repères historiques et culturels

1517 Thèses de Luther contre les indulgences : début de la Réforme protestante.

1521 Prise de Mexico par Cortés.

1527 Sac de Rome par les troupes de Charles Quint.

1532 Conquête du Pérou par Pizzaro.

1532-1534 Rabelais, *Pantagruel* et *Gargantua*.

1536 Michel-Ange commence la fresque du *Jugement dernier* dans la chapelle Sixtine.

1537 Première traduction française du *Livre du courtisan* de Castiglione.

1539 Ordonnance de Villers-Cotterêts : le français devient la langue officielle des tribunaux.

1543 Traité de Copernic sur la révolution du système solaire.

1547 Mort de François Ier, Henri II lui succède.
Naissance de Cervantès.

1549 La Boétie, rédaction du *Discours de la servitude volontaire*.
Du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*.

1550 Ronsard, *Odes*.

1558 Du Bellay, *Les Regrets*, *Les Antiquités de Rome*.

1559 Mort d'Henri II, François II lui succède. Début d'une longue crise dynastique.
Amyot, traduction des *Vies parallèles* de Plutarque.

1560 Mort de François II. Son successeur Charles IX étant encore mineur, Catherine de Médicis assure la régence.

1562 Massacre des huguenots à Wassy : première guerre de Religion.
Véronèse, *Les Noces de Cana*.

1563 Dernière session du concile de Trente : affirmation de la doctrine catholique de la Contre-Réforme, qui inspirera l'art baroque.
Proclamation de la majorité de Charles IX.

Vie et œuvre de l'auteur

1533 28 février : naissance de Michel Eyquem de Montaigne.

1535 Montaigne est confié à un pédagogue allemand qui lui apprend le latin.

1539 Il entre au collège de Guyenne.

1554 Conseiller à la cour des aides de Périgueux.

1557 Conseiller au parlement de Bordeaux.

1558 Il rencontre Étienne de La Boétie.

1559 Il suit la cour à Bar-le-Duc.

1562 Il suit la cour au siège de Rouen, où il rencontre les indigènes du Brésil évoqués dans «Des Cannibales».

1563 Mort de La Boétie.

Repères historiques et culturels

1565 Construction du château des Tuileries.

1566 Révolte des Pays-Bas contre l'Espagne.

1567-1570 Deuxième et troisième guerres de Religion.

1569 Mercator dresse sa carte du monde.

1570 Édit de Saint-Germain : liberté de culte pour les protestants.

1571 Bataille de Lépante : victoire des troupes catholiques sur les Turcs.

1572 Massacre de la Saint-Barthélemy : début de la quatrième guerre de Religion.

1574 Mort de Charles IX ; Henri III lui succède. Début de la cinquième guerre de Religion.

1576 Paix de Monsieur favorable aux protestants. Formation de la première Ligue catholique.

1577 Début de la sixième guerre de Religion.

1578 Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Ronsard, *Les Amours*.

1579 Début de la septième guerre de Religion.

1580 Prise de Cahors par Henri de Navarre.

1581 Les Provinces-Unies des Pays-Bas proclament leur indépendance à l'égard de l'Espagne.

1584 Mort d'Ivan le Terrible, tsar de Russie.

1585 Début de la huitième et dernière guerre de Religion.

Vie et œuvre de l'auteur

1565 Montaigne épouse Françoise de La Chassaigne, qui lui donnera six filles.

1568 Mort de son père, Pierre Eyquem.

1569 Lors d'un accident de cheval, il échappe de peu à la mort.

1570 Il vend sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux.

1571 Il se retire dans son château ; il reçoit l'ordre de Saint-Michel, qui fait de lui un soldat.

1572 Début de la rédaction des *Essais*.

1573 Il est nommé gentilhomme de la Chambre du roi de France.

1574 Il participe au siège de la place forte protestante de Fontenay-le-Comte.

1576 Il fait frapper une médaille portant la devise « Que sais-je ? ».

1577 Il est nommé gentilhomme de la Chambre du roi Henri de Navarre, futur Henri IV.

1578 Première attaque de calculs rénaux.

1580 Publication des deux premiers livres des *Essais* à Bordeaux.

1580-1581 Voyage en Suisse, Allemagne du Sud, Autriche et Italie (de juin 1580 à novembre 1581).

1581 Élu maire de Bordeaux, Montaigne regagne la France.

1583 Réélu à la mairie de Bordeaux.
Il sert de négociateur entre Henri de Navarre et Henri III.

1585 Peste à Bordeaux.

Extrait de la publication

Repères historiques et culturels

1587	Le Greco, *Enterrement du comte d'Orgaz*.
1588	12 mai : journée des Barricades ; Henri III quitte Paris aux mains des ligueurs. Exécution d'Henri de Guise et de son frère Louis de Guise. Défaite de l'Invincible Armada (flotte de guerre espagnole) contre l'Angleterre.
1589	Mort de Catherine de Médicis, assassinat d'Henri III ; Henri IV lui succède.
1590	Paris assiégé par Henri IV ; la Ligue y fait régner la terreur.
1592	Shakespeare, *Richard III*.
1594	Sacré à Chartres, Henri IV fait son entrée dans Paris. Le Caravage, *Bacchus*.
1598	Signature de l'édit de Nantes.

Vie et œuvre de l'auteur

1586-1587 Chassé de son château par la peste, Montaigne erre avec sa famille (de juillet 1586 à mars 1587).

1588 Il se rend à Paris pour la publication de l'édition augmentée des *Essais* ; il rencontre Marie de Gournay.

1590 Il écrit à Henri IV pour lui proposer ses offices de conseiller.

1592 13 septembre : mort de Montaigne.

1595 Édition posthume des *Essais* à Paris.

© akg-Images / Doris Poklekowski

■ Château de Montaigne : la muraille d'enceinte et la tour où l'écrivain installa sa bibliothèque et écrivit les *Essais*, voir texte 39.

Extrait de la publication

Essais

Extrait de la publication

la grandeur de cet homme qu'aux gens de sa suite qui, en s'en retournant, se moquaient et riaient de Diogène, il répliqua : «Eh bien, moi, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.»

Ibid., XIV, 1-3, p. 52.

Texte c

Enfin, quand Montaigne fustige l'équipée coloniale des Espagnols en Amérique (texte 48, p. 253), il se souvient probablement de ce que rapporte Plutarque du comportement d'Alexandre à l'égard des peuples d'Asie Mineure qu'il venait de conquérir :

Ainsi donc Alexandre s'assimilait toujours davantage aux gens du pays, tout en les rapprochant des usages macédoniens, dans la pensée que ce mélange et cette communauté, source de bienveillance, contribueraient plus que la force à affermir sa puissance, quand il serait parti au loin. Il choisit donc parmi eux trente mille enfants et les fit instruire dans la langue grecque et former aux exercices militaires des Macédoniens, préposant de nombreux maîtres à cette tâche. Quant à son mariage avec Roxane[1], ce fut un mariage d'amour – il avait été séduit par l'éclat de sa beauté au cours d'un banquet, en la voyant dans un chœur de danse –, mais il ne sembla pas mal adapté à ses desseins, car ce lien conjugal inspira aux barbares plus de confiance ainsi qu'une vive affection pour Alexandre qu'ils voyaient pousser la continence[2] jusqu'à ne pas admettre de toucher même la seule femme qui avait pu le vaincre, avant d'être légalement uni à elle. […]

Taxile possédait, dit-on, en Inde, un royaume non moins étendu que l'Égypte, des plus riches en pâturages et en fruits excellents. C'était un homme sage, qui, ayant salué Alexandre, lui dit :

---

1. ***Roxane*** : fille de Chortanus, le satrape (roi) de Bactriane, en Asie centrale.
2. ***La continence*** : l'abstinence de tout plaisir, en l'occurrence le plaisir sexuel.

« Qu'avons-nous besoin, Alexandre, de nous faire la guerre et de nous combattre pour nous ôter l'eau et la nourriture, seuls objets qui contraignent les gens sensés à se battre jusqu'à la dernière extrémité ? Quant au reste, qu'on appelle richesses et possessions, si j'en ai plus que toi, je suis prêt à te combler de bienfaits ; et, si j'en ai moins, je ne refuse pas d'être redevable des tiens. » Alexandre, ravi, lui tendit la main : « Crois-tu donc, Taxile, que notre entrevue se terminera sans combat, après de telles paroles et de telles amabilités ? Non, non ! tu n'y auras rien gagné : je veux lutter et combattre jusqu'au bout contre toi, mais en bienfaits, car je ne veux pas que tu l'emportes sur moi en bonté. » Il reçut de Taxile beaucoup de présents et lui en fit davantage ; pour finir, il lui offrit mille talents[1] d'argent monnayé. Cette conduite déplut fort à ses amis, mais elle lui gagna l'affection d'une foule de barbares.

Ibid., XLVII, 3-4, p. 89, et LIX, 1-3, p. 102.

Retour aux *Essais*

1. Texte a : Comparez la démarche de Plutarque avec le projet des *Essais*, qui est de peindre une âme marchant « de son pas simple » (texte 3, p. 37).
2. Texte b : Qu'est-ce que Montaigne a retenu du personnage de Diogène (voir texte 20, p. 109) ? Qu'est ce que cette anecdote révèle du caractère d'Alexandre ?
3. Texte c : Comment ce texte permet-il de comprendre les regrets que Montaigne formule à propos de la conquête de l'Amérique par les Européens : « Que n'est tombée sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble conquête… » (texte 48, p. 256-258) ?

1. ***Mille talents*** : environ vingt-sept mille kilos.

Extrait de la publication